

Contre parallèles et méridiens : *Bordertexturing* – la complexité de la frontière entre le Canada et les États-Unis

Astrid M. Fellner

Résumé

Cet article explore la complexité de la frontière du 49^e parallèle en Amérique du Nord. Il se concentre sur le *Whoop-Up Country* dans l'Ouest canado-américain, en soutenant que la méthodologie critique du *bordertexturing* permet de révéler les histoires, géographies et connaissances cachées de cette région, pour atténuer une méconnaissance épistémologique qui va à l'encontre des divisions figées du continent américain. L'analyse des textes de Paul F. Sharp, Wallace Stegner et Thomas King permet de dégager les histoires et Histoires multidimensionnelles de la frontière canado-américaine.

Mots-clés : frontière Canada-États-Unis, approche frontalière, *bordertexturing*, *deep map*, *Whoop-Up Country*

1. Introduction : « Contre parallèles et méridiens »

Le 49^e parallèle marque la frontière entre le Canada et les États-Unis : du Lac des Bois à l'océan Pacifique. Le 98^e degré de latitude ouest, le 98^e méridien sert de frontière supplémentaire : pendant une grande partie du XIX^e siècle, il divisait l'Amérique du Nord entre les territoires colonisés et les terres alors vierges et encore à coloniser. L'importance du 98^e méridien est également en lien avec les précipitations, qui sont beaucoup moins importantes à l'ouest du méridien (Webb, 1931/1981). À l'ouest du 98^e méridien se trouvait la vaste prairie semi-aride et sans arbres où vivait alors le bison d'Amérique du Nord, moyen de subsistance des peuples autochtones, lesquels ont farouchement défendu leurs terres contre les colons européens jusqu'à la fin du XIX^e siècle.

Comme de nombreuses frontières politiques, le 49^e parallèle entre l'ouest des États-Unis et le Canada dans cette région a été scrupuleusement choisi, divisant ainsi une vaste région de prairies. La création de cette frontière a toutefois profondément façonné le développement de la région et a contribué de manière significative à la façon dont cette région frontalière a été considérée (Morris 2004, 151). Les Grandes plaines du Nord sont une zone frontalière sujette à de nombreuses revendications territoriales

différentes et souvent conflictuelles. Au XIX^e siècle, ces « terres sont devenues le point central des luttes entre les peuples autochtones et les agents britanniques, américains et canadiens pour l'établissement et le contrôle des limites territoriales des États américains et canadiens ainsi que des frontières d'appartenance en leur sein » (Hogue 2015, 5). Après que les nations colonisatrices dominantes ont mis en place leurs cadres nationaux, « les États-Unis et le Canada ont continué à poser leur cohérence, à se constituer et à constituer leurs imaginaires territoriaux, des efforts visant à incorporer pleinement les terres et les peuples de ces nouvelles périphéries nationales » (2015, 5). Comme beaucoup d'autres zones frontalières, la zone frontalière des Rocheuses septentrionales et des Grandes Plaines est « une zone paradoxale de résistance, d'action et d'une forme de délinquance » (Kumar Rajaram/Grundy-Warr 2007, ix), un espace qui est réifié par un kaléidoscope de pratiques culturelles autochtones et non autochtones, compliqués par des notions concurrentes comme *État/province/territoire, réserve, Indien, Métis* et *frontière*, qui continuent à encadrer la vie de leurs résidents (Miner 2013, 171, souligné dans l'original).¹ Dans cet article, je me concentre sur cette région frontalière, les Plaines du Nord, qui englobe les provinces actuelles de l'Alberta, de la Saskatchewan, du Manitoba, du Montana et du Dakota du Nord. Je veux notamment cibler l'analyse sur un tronçon particulier de la frontière, appelé *Whoop-Up Country*, en creusant dans la complexité de ce territoire frontalier, en découvrant les histoires, les géographies et les savoirs cachés qui ont survécu et continuent de refaire surface dans l'imaginaire culturel.

Le *Whoop-Up Country* doit son nom à une ancienne piste, « une avenue commerçante colorée et utile et une grande route d'aventure dans les années qui ont précédé la traversée des plaines occidentales par les chemins de fer » (Sharp 1955, 3 ; 2006, 75). La piste s'étend de Fort Benton, le centre commercial de la région, établi sur le Missouri supérieur en 1846, à Fort MacLeod, dans le sud-ouest de l'Alberta, et est devenue célèbre pour le transport du whisky de contrebande vers le nord. Ce sentier était un chemin international, car il était « parfaitement coupé en deux par la

1 La situation historique compliquée se reflète dans la difficulté de nommer les groupes de personnes dans les régions frontalières nord-américaines. La frontière internationale a également contribué à des pratiques de dénomination différentes : alors que des termes comme « autochtone » ou « Premières Nations » sont courants au Canada, le terme « Amérindien » est plutôt utilisé aux États-Unis. J'utilise le terme « indigène », plus communément utilisé des deux côtés de la frontière, pour désigner tous les peuples dont les ancêtres vivaient en Amérique du Nord avant la colonisation.

frontière canado-américaine qui mène continuellement vers l'ouest le long du 49^e parallèle avec la précision de la chaîne d'arpenteur » (1955, 3 ; 2006, 75). De toute évidence, pour les commerçants pionniers et les colons, « la piste symbolisait les liens économiques, sociaux et culturels qui, pendant de nombreuses années, ont mis au défi une division des plaines du Nord inspirée par la politique » (1955, 3 ; 2006, 75). Jusqu'à ce que, au cours de l'hiver 1874, la Police montée du Nord-Ouest mette fin au commerce illégal du whisky au Montana, que la Commission de la frontière internationale termine son enquête en 1874, marquant « l'assaut final du monde extérieur sur cette dernière frontière » (Rees 2007, 3), et que la ligne principale du Canadien Pacifique à travers les plaines de l'Alberta soit achevée en 1883, le « Whoop-Up Trail symbolisait l'unité de cet empire des Prairies du Nord » (Sharp 1955, 8).

En explorant ces multiples dimensions du 49^e parallèle du *Whoop-Up Country* et en creusant les histoires entrelacées du travail et de la violence, je veux retracer la fonction de la frontière canado-américaine dans la formation et la consolidation des deux nations nord-américaines. La signification du *Whoop-Up Trail* est peut-être sortie des mémoires, mais les histoires, géographies et connaissances cachées de cette zone frontalière, comme je le montrerai ci-après, ont survécu et continuent de refaire surface dans l'imaginaire culturel. Une série d'écrivains ont entrepris de « cartographier en profondeur les Plaines », capturant « dans leurs structures narratives un réseau complexe d'informations, d'interprétations et de récits » (Naramore Maher 2001, 7).² Paul F. Sharp, Wallace Stegner, et plus récemment Thomas King, notamment, constituent des voix frontalières hétérogènes qui ont tracé des histoires et Histoires multidimensionnelles des Plaines du Nord.

2 Le concept de la *deep map*, [carte profonde], a été mis en avant par William Least Heat-Moon, un écrivain américain d'ascendance anglaise, irlandaise et osage. Son livre *PrairyErth : A Deep Map* (1991) reprend une exploration intensive du lieu qui donne plus d'informations qu'une carte bidimensionnelle des lieux, des noms et de la topographie en incluant des méthodologies multimédias composites et multicouches pour étudier les géographies culturelles et historiques de Chase County, Kansas. Pearson/Shanks (2001) expliquent comme suit : « la deep map tente d'enregistrer et de représenter le grain et la patine d'un lieu par des juxtapositions et des interpénétrations de l'historique et du contemporain, du politique et du poétique, du factuel et du fictif, du discursif et du sensuel ; l'amalgame du témoignage oral, de l'anthologie, du mémoire, de la biographie, de l'histoire naturelle et de tout ce qu'il y aurait à témoigner sur un lieu étudié » (2001, 64–65).

En proposant une méthodologie critique appelée « bordertexturing », je veux montrer en quoi cette pratique, qui permet de rendre compte de la complexité de cette zone frontalière conflictuelle, peut servir de forme d'inconnaissance épistémologique. Je considère le « contre » du titre « Contre parallèles et méridiens » comme une contre-formation épistémologique enracinée dans la pensée indigène. Je soutiens que c'est à travers l'acte de *bordertexturing* que nous pouvons déballer la relation complexe et enchevêtrée entre l'impérialisme, le colonialisme, la construction d'une nation et la création de la frontière canado-américaine, contribuant ainsi à ce que Vimalassery et al. (2016) qualifient « l'inconnaissance coloniale ». Selon moi, le *bordertexturing* du 49^e parallèle et du 98^e méridien permet d'englober « les pratiques de refus et de rejet des demandes coloniales en matière d'intelligibilité » (2016, 2). Cette méthode contribue à rendre inintelligibles les enchevêtements de la colonisation, des pratiques frontalières et de la construction nationale. Le *bordertexturing* constitue donc une réponse et une contre-formation épistémologique à la division fixe de l'Amérique du Nord en méridiens et en parallèles, qui morcellent le territoire, catégorisent les modes de vie et divisent les peuples et nations.

Avant de définir le 49^e parallèle et de démêler les complexités frontalières du *Whoop-Up Country*, il convient mentionner la problématique de la notion de frontière sur le 49^e parallèle, car elle concerne deux histoires nationales et deux cadres discursifs différents. Il s'avère que l'examen de la frontière entre le Canada et les États-Unis ou entre les États-Unis et le Canada est une approche fort différente selon qu'elle est envisagée du point de vue canadien ou américain. Les historiens canadiens ont effectivement tenu une approche de l'importance de la frontière et du développement frontalier complètement différente de celle des historiens américains, en lui donnant une signification idéologique divergente. Alors qu'aux États-Unis, la « thèse de la frontière » de Frederick Jackson Turner (1893) affirmait que l'exceptionnalisme américain était attribuable à l'histoire du pays, de par sa « progression vers l'Ouest » définissant une identité « américaine » particulière issue de cette limite entre ce que M. Turner appelle la « civilisation » et la « nature sauvage », les historiens canadiens ont abordé l'expansion de l'Ouest plutôt « à travers le prisme du 'métropolitisme' » (Higham/Thacker 2004, xiii). Cette théorie avancée par Harold Innis (1952), également appelée « théorie des principales ressources », affirme que les marchés des métropoles d'Europe et de l'est du Canada ont façonné le développement économique et politique de l'arrière-pays. Autrement dit, les désirs et les besoins des régions établies ont orienté et défini la création et le développe-

ment de l'ouest et/ou du nord du Canada (Higham/Thacker 2004, xiii). Le point commun entre ces deux théories est qu'elles mettent l'accent sur les connexions entre Est et Ouest, laissant peu de place aux échanges entre Nord et Sud. Les deux ignorent avant tout les perspectives des parties autochtones, proclamant le succès national de chaque pays et justifiant la conquête et la dépossession des peuples autochtones résidant dans les régions frontalières. Si les échanges entre Nord et Sud, comme en témoigne le commerce du whisky dans le *Whoop-Up Country* du XIX^e siècle, tenaient encore une place importante à l'époque pré-nationale, ils sont toutefois passés au second plan lorsque la frontière internationale a été établie. La frontière divise les terres autochtones, et les nouvelles nations font valoir leurs revendications territoriales en développant de solides connexions entre Est et Ouest.

2. *Bordertexturing* du 49^e parallèle

Dans ce qui suit, je souhaite développer l'acte du *bordertexturing*, en démêlant les complexités frontalières d'une petite section du 49^e parallèle, en exposant certaines des nombreuses couches du réseau complexe de relations qui texture cette zone frontalière. Une approche de la complexité, comme l'a souligné Chiara Brambilla (2023), peut aider à promouvoir une compréhension plus complète des différentes couches et des nombreuses imbrications des processus d'ordre et de *bordering*. La complexité explique également et évidemment la conceptualisation des textures frontalières. Proposant une base théorique pour l'analyse des frontières, ce concept met l'accent sur une compréhension des frontières comme des structures (im)matérielles constituées de pratiques et de débats ayant une variété de points de référence sociaux et culturels. Selon les explications de Weier et al. (2020, 30) du point de vue des études culturelles, la frontière doit être plutôt conçue en tant que *bordertexture*, c'est-à-dire en tant que structure tissée à partir de pratiques et de discours présentant d'innombrables points de référence dans le domaine de la politique, de l'économie, du droit, de la race, du genre, de la sexualité et autres, qui constituent la frontière sous forme de topes et de trope. Les textures frontalières sont fondées sur une pensée complexe, puisque la complexité « est un tissu (*complexus* : ce qui est tissé ensemble) de constituants hétérogènes qui sont associés de manière inséparable » (Morin 1994/2008, 5). Pour reprendre les dires d'Edgar Morin, la pensée complexe implique une pensée non linéaire :

Il nous faut adopter un mode de pensée qui relie ce qui est disjoint et compartimenté, qui respecte la diversité tout en reconnaissant l'unité, et qui tente de discerner les interdépendances. Il nous faut adopter une pensée radicale (qui va à la racine des problèmes), une pensée multidimensionnelle et une pensée organisationnelle ou systémique [...] (Morin/ Kern 1999, 130).

En tant que mode de pensée qui relie, le *bordertexturing* s'appuie sur une pensée radicale, ce que Walter Mignolo (2000) a appelé la « pensée frontalière » (ou *border thinking* en anglais) et refuse de se conformer à la logique dominante des colons. Mignolo (2000) déplace le point de vue critique de la frontière en tant qu'objet d'analyse vers la frontière en tant que mode de pensée profondément ancré dans l'expérience subalterne de la colonialité. En considérant la frontière comme un « angle épistémique » (Mezzadra/Neilson 2013, viii) qui permet une pensée multidimensionnelle, le *bordertexturing* implique une écoute des histoires variées de cette frontière, la création d'une cartographie profonde des zones frontalières qui capte les voix hétéroglossiques de la frontière différemment orchestrées et un éclaircissement sur la stratification à caractère palimpsestique qui consiste en un effacement et une superposition.

Le *bordertexturing* s'efforce de créer des histoires qui traitent de la « profondeur du lieu » (Naramore Maher 2001, 65), à savoir la profondeur des zones frontalières, dans le cas présent. Cette technique donne la parole à la frontière en tant que point de vue qui « permet une analyse critique aiguë non seulement de la manière dont les relations de domination, de dépossession et d'exploitation sont redéfinies actuellement, mais aussi des luttes qui prennent forme autour de ces relations muables » (Mezzadra/Neilson 2013, 18). En exploitant la *deep map*, le *bordertexturing* expose la connexion d'un lieu avec d'autres et attire l'attention sur la façon dont ces lieux ont été perçus par leurs habitants et les liens personnels, sociaux et imaginaires que ces discours affectifs ont, à leur tour, créés. En se concentrant sur la formation de territoires et de corps intrinsèquement liés, l'acte de *bordertexturing* transforme la frontière canado-américaine en une texture dont l'analyse requiert nécessairement une théorisation des structures, institutions et flux socio-économiques ayant façonné cette frontière, envisagée comme instrument des fantasmes coloniaux de construction d'une nation.

L'analyse suivante de certains textes clés sur les frontières séparant les Plaines du Nord, offrant un aperçu de l'histoire et de la texture complexes de cette région, a deux objectifs : le premier est d'offrir une analyse des

textures frontalières du *Whoop-Up Country*, et le deuxième, probablement plus important, est d'exposer ma conceptualisation du *bordertexturing* comme une pratique performative et critique de « l'inconnaissance coloniale », démêlant les complexités du 49^e parallèle. Penchée sur une nouvelle « épistémologie de et à partir de la frontière », je me concentre sur les représentations des savoirs mineurs (en particulier dans les cultures indigènes), qui reconnaissent qu'une épistémologie de la frontière implique nécessairement une désorientation, un désalignement et une réflexion contre et au-delà des paradigmes occidentaux. Mon analyse du *Whoop-Up Country : The Canadian-American West, 1865-1885* (1955) de Paul F. Sharp, *Wolf Willow* (1955) de Wallace Stegner et de la nouvelle « *Borders* » (1993) de Thomas King vise ensuite à procéder sur un mode décolonial, en tentant de délaisser l'attention portée sur les colons européens pour inclure les systèmes de connaissance de ceux constamment effacés des récits de nations, de territoires, de corps et de frontières.

3. Complexités frontalières au 49^e parallèle : *Whoop-Up Country* de Paul F. Sharp et *Wolf Willow* de Wallace Stegner

Dans la seconde moitié du XIX^e siècle, le *Whoop-Up Country* était une région isolée de l'Ouest qui s'étendait sur l'actuel Montana aux États-Unis et sur les provinces canadiennes de l'Alberta et de la Saskatchewan. Après que les États-Unis aient acquis le territoire de la Louisiane auprès de la France en 1803, Thomas Jefferson a suggéré une frontière à 49 degrés de latitude nord comme limitation nord de la Vente de la Louisiane (LaDow 2001, 2), et en 1818, les diplomates britanniques et américains se sont accordés sur cette frontière pour séparer les États-Unis du territoire britannique, du Lac des Bois aux Rocheuses. Avant l'achèvement du chemin de fer de part et d'autre de la frontière, qui a rendu possible les liaisons entre l'Est et l'Ouest,³ cette zone de prairies constituait une « singularité qui s'étendait sur tout l'horizon » (Rees 2007, 4). Pendant la période de transition entre le moment où la Compagnie de la Baie d'Hudson a cédé les Territoires du Nord-Ouest au gouvernement canadien en 1870 et l'arrivée de la Police à cheval du Nord-Ouest (PCN-O) en 1874 et la construction du chemin de fer du Canadien Pacifique, le *Whoop-Up Country* a attiré une série de

3 Le Northern Pacific Railway est arrivé à Helena, dans le Montana, en 1883, tandis que le Canadian Pacific Railway a été introduit à Calgary en 1884.

hors-la-loi, de fugitifs et de déserteurs de la guerre civile aux États-Unis. Après l'établissement d'une garnison dans le territoire du Montana aux États-Unis, la région s'est vu sous la protection de la police et le commerce de l'alcool de contrebande a été repoussé au nord de la frontière. Par conséquent, les négociants en whisky venus du sud de la frontière qui cherchaient à échanger de l'alcool contre des peaux de bison se sont établis sur les rives de la rivière Belly, près de l'actuelle ville de Lethbridge, en Alberta. « Le nom un peu ribaud de 'Whoop-Up' est devenu commun, plus comme une description de la région que du fort lui-même – un duché autonome intouchable par la loi », écrit Gordon E. Tolton (2014, 116), le biographe de John J. Healy, propriétaire notoire du fort Whoop-Up. Fort Benton, le poste de l'American Fur Company situé à la tête de la navigation de la rivière Missouri, était le centre du *Whoop-Up Country*, et le *Whoop-Up Trail* le reliait parfaitement au commerce des prairies du nord.

Dans l'historiographie, c'est Paul F. Sharp qui décrit au mieux le *Whoop-Up Country*. Son étude de 1955, intitulée *Whoop-Up Country: The Canadian-American West, 1865-1885* est un exemple intéressant d'une histoire régionale qui se concentre sur cette « frontière canado-américaine partagée » (Morris 1999, 472). Le livre explore le commerce transfrontalier du whisky à la fin des années 1860 et 1870, et constitue une étude détaillée du Whoop-Up Trail. C'est ainsi que Sharp (1955) décrit la piste :

En dépit de son nom sauvage, cette route à moitié oubliée a jadis permis au commerce et à la culture de s'implanter dans un grand marché intérieur s'étendant vers le Nord, de la rivière Missouri à la vallée de la rivière Bow. De Fort Benton sur la Great Muddy à Ford Macleod sur la Oldman, il s'étendait jusqu'au Nord, écrivant l'histoire du whisky, des armes, de la fourrure, du fret et des entreprises pionnières. (1955, 3)

Le Fort Whoop-Up, l'original Fort Hamilton, était « un rendez-vous notoire pour les négociants de whisky à la jonction des rivières Bow et Belly » (McKenna 2006, 86). L'origine du nom 'Whoop-Up' est aussi mystérieuse que certaines des histoires issues du commerce de whisky jadis racontées comme des histoires délirantes. La légende raconte qu'un pionnier arrivé à Fort Benton pour s'approvisionner, à la question : « Comment vont les affaires ? », répondit : « We're a whoopin' it up » (Turner 1973, 46). Comme l'explique Tolton (2014), « l'expression 'whoop'n it up' – qui fait référence à un comportement plutôt sauvage – était d'usage courant à l'époque, et les 'bullwhackers' (meneurs de bœufs) qui dirigeaient les wagons de marchandises s'écriaient 'Whoop-it-up!' lorsqu'ils voulaient que les bœufs

accélèrent le rythme » (2014, 108). Sharp affirme que certains prétendent que le fameux nom provient des « commerçants dont les chariots rapides à six chevaux ‘s’élancent’ (“whoop it up”) vers la frontière pour éviter les patrouilles de la police et de l’armée » (1955, 49). Il affirme également que l’expression « whoop you up » signifie « être encerclé » (1955, 49). Le nom est resté, et bientôt, « les cartes officielles du gouvernement, tant canadien qu’américain, font référence à la voie ferrée vers le Canada comme étant le ‘Whoop-Up Trail’ », et toute la région prend le nom du *Whoop-Up Country* (Sharp 1955, 50). À mesure que la réussite de ce poste d’échange se répandait, d’autres forts sont apparus, faisant écho au nom de Whoop-Up en employant des surnoms tels que « Slideout, Slough Botttom, Robber’s Roost et Standoff » (Tolton 2014, 117).

Sharp (1955, 46) souligne qu’il est impossible de relater « une histoire précise de ces petits forts colorés ». De nombreuses histoires sur le *Whoop-up Country* furent exagérées, mêlant réalité et fiction. Elles font désormais partie du grand répertoire mythique sur l’Ouest. « Les récits des anciens et l’imagination débordante des écrivains originaux ont nourri le mythe jusqu’à atteindre des proportions considérables », écrit Sharp (1955, 107). L’écrivain de western Bertha Muzzy Sinclair, plus connue sous son pseudonyme B.M. Bower, a certainement contribué à ce mythe. En 1933, par exemple, elle a également écrit un roman à quatre sous intitulé *The Whoop-Up Trail*, dans lequel elle raconte l’histoire d’un jeune homme, nommé Chip Bennet, qui part à la recherche de son frère aîné le long du Whoop-Up Trail.

Toutes ces histoires ont alimenté la création du mythe immuable de l’Ouest. Cependant, l’analyse historique de Sharp se concentre également sur les luttes économiques de cette région. Il explique en détail comment la Compagnie de la Baie d’Hudson, la Northwest Fur Company et l’American Fur Company ont toutes lutté pour faire valoir leurs droits et leurs revendications dans et sur ces régions, et comment les tribus amérindiennes des Sioux et des Pieds-Noirs ont résisté aux intrusions et lutté pour leur survie. Offrant une chronologie détaillée du « massacre de Cypress Hills » au chapitre 4 de son ouvrage, Sharp écrit également sur la fuite de Sitting Bull (chapitre 12). Dans le chapitre « Un peuple, divisé », il cite l’observation du commissaire de police Gilber M. Sproat qui, en 1878, a résumé le dilemme du peuple des Pieds-Noirs : « les Indiens au nord et au sud de la frontière internationale forment un seul peuple, séparé politiquement par une ligne invisible » (1955, 133). Lorsqu’en 1882, dit-il, le gouvernement américain « a agi unilatéralement pour mettre fin à la libre circulation des Indiens

canadiens et des métis à travers la frontière », le 49^e parallèle est devenu une barrière pour la population autochtone : « à partir de ce moment-là, les Pieds-Noirs formaient véritablement un seul et même peuple divisé par une ligne invisible » (1955, 156).

Lors de sa parution en 1955, l'étude transfrontalière de Sharp a été bien accueillie, mais elle est rapidement tombée en désuétude en qualité de compte rendu localisé d'une région spécifique. D'un point de vue actuel, le livre est clairement daté : il est essentialiste et, à bien des égards, condamnant envers la population indigène. Je ne souhaite pas réhabiliter l'étude de Sharp au sein de l'historiographie plus large de l'Ouest américain et canadien. Mon objectif est plutôt de montrer qu'en proposant une histoire d'un segment particulier des Grandes Plaines divisé par la frontière canado-américaine, ce livre constitue une voix frontalière intéressante qui, en se concentrant sur les connexions entre Nord et Sud, s'écarte de nombreuses histoires nationales. Dans le même temps, cependant, elle a également éclipsé d'autres voix, notamment celles des perspectives indigènes.

Comme l'a relaté Aaron L. Barth (2012, non pag.), Sharp a déplacé le modèle de frontière de Frederick Jackson Turner vers le nord, au-delà du 49^e parallèle. Ce faisant, Sharp a transformé le modèle national de Turner en un modèle transfrontalier, en décrivant l'histoire de la piste sur deux décennies. Les mots de Sharp ressemblent clairement à ceux de Turner lorsqu'il déclare : « Ici, dans les Plaines du nord, les deux grands courants de pionniers anglo-saxons qui avaient poussé à travers le continent ont finalement atteint leur dernier ouest dans le même environnement » (1955, 98). Comme l'expliquent Johnson/Graybill (2010), lorsque le livre est paru en 1955, il a d'abord été accueilli favorablement aux États-Unis. Sharp a toutefois été critiqué par les historiens canadiens « pour avoir mis l'accent sur l'unité régionale des Grandes Plaines du Nord » (2010, 12). À l'époque, l'école dominante de l'histoire du Canada, autour d'Harold Innis (1952), « mettait l'accent sur les liens économiques entre le noyau oriental de la nation et son arrière-pays occidental, laissant peu de place aux liens entre Nord et Sud et facilitant le traitement du récit de Sharp, plus orienté politiquement, comme une histoire régionale et non nationale » (1952, 12). L'étude de Sharp éclaircit notamment le processus d'établissement des frontières du 49^e parallèle, démontrant également que les luttes de pouvoir pour le contrôle des terres s'accompagnaient d'efforts pour contenir et supprimer les autres conceptions de la territorialité et de la souveraineté des communautés autochtones. La séparation et la division des mythes en cadres nationaux – celui de l'arrière-pays canadien ordonné et celui du

Far West américain – relèguent d'autres histoires au second plan. Sharp, par exemple, ajoute un élément à l'histoire du *Whoop-up Country*, un fait banal qui, bien que faisant partie des textures frontalières multicouches de cette région transfrontalière, a longtemps été oublié. Avant l'achèvement du chemin de fer du Canadien Pacifique, le courrier de Macleod et des autres colonies canadiennes de la région passait par Fort Benton vers l'Est, avec des timbres postaux des États-Unis. Le Fort Mcleod canadien possédait même un bureau de poste américain sur le sol canadien (Sharp 1955, 188). Avec l'achèvement du chemin de fer, Macleod et les environs du *Whoop-Up Country* ont connu une réorientation « sur un nouvel axe pancanadien » (Morris 2004, 153). Les connaissances accumulées sur les régions frontalières, les histoires et les expériences des nombreux frontaliers qui ont utilisé la frontière à leur avantage et des nombreux peuples autochtones dont la vie a été perturbée par l'arrivée des colons, ainsi que les effets néfastes de la colonisation et de l'installation permanente sur l'environnement naturel, la flore et la faune, ont trop souvent été ignorés dans les versions nationales dominantes de la colonisation des Prairies.

La même année que la publication de l'histoire du *Whoop-Up Country* par Sharp, Wallace Stegner a commencé à rédiger ses mémoires *Wolf Willow* (1955) – qui, contrairement au livre de Sharp qui s'intéressait à la façon dont la frontière était apparue et à son incidence sur une région, se concentraient sur la frontière en tant que marqueur d'une nette différence entre le Canada et les États-Unis. Alors que le livre de Sharp se présente comme une histoire de la région, qui s'appuie toutefois aussi sur les techniques de la narration, le texte de Stegner est « une histoire filtrée par l'esprit (et la mémoire) évocateur et critique du sang natif le plus pur de la région » (Stegner 1962, xi–xii). L'édition Penguin du livre s'intitule ainsi *Wolf Willow : A History, a Story, and a Memory of the Last Plains Frontier*. De 1914 à 1920, Stegner a grandi dans le sud-ouest de la Saskatchewan, dans une ville appelée Eastend, sur une propriété située à 70 kilomètres au sud de cette ville, à la frontière entre la Saskatchewan et le Montana. Au début du XX^e siècle, lorsque les parents de Stegner ont emmené leurs fils dans une colonie à la frontière entre la Saskatchewan et le Montana, le rêve des colons de fonder une nouvelle société telle que l'a décrite Fredrick Jackson Turner commençait à s'estomper, et la famille Stegner a dû faire l'impasse sur l'illusion de cette expérience de colonisation. Les sécheresses et les hivers extrêmement froids ont détruit les cultures et décimé le bétail. La famille Stegner s'est vue contrainte d'abandonner et de partir. En 1920, le père de Stegner s'est brièvement tourné vers une activité de passage de

la frontière que le *Whoop-up Country* connaissait bien : l'alcool de contrebande. Cette fois, la direction était toutefois inversée : après l'adoption du Volstead Act aux États-Unis, le whisky était transporté en contrebande dans le Montana, désormais asséché, depuis le Canada (Stegner 1962, xvii-xviii). Mais en fin de compte, conclut Stegner, Whitemud, la ville fictive d'Eastend, est un échec, un endroit « mort, mort, mort » (1962, 296) et ne peut être considéré que comme « une leçon d'objet de la naïveté de l'espoir américain d'une nouvelle société » (1962, 287).

S'étant « engagé dans une cartographie profonde du lieu » (Naramore Maher 2001, 7) et offrant un bon exemple de texture frontalière, Stegner tisse soigneusement des liens entre fiction et réalité, histoire et impressions personnelles, souvenirs d'enfance et réflexions d'adulte. Situé dans les collines de Cypress Hills, *Wolf Willow* fait revivre à la fois la communauté des pionniers et le magnifique paysage qui l'entoure. Il décrit ainsi la beauté de la terre :

Le ciel y est le théâtre du drame de ce paysage, regorgeant de lumière et en mouvement perpétuel. La terre y est passive. Et pourtant, sa beauté qui me frappe, à la fois comme réalité actuelle et comme souvenir ravivé, est le fruit d'une fusion : ce ciel ne serait pas si spectaculaire sans cette terre qui change, brille et s'assombrit sous lui. (2001, 7)

Le récit de Stegner est encadré par le récit d'une visite en tant que « pèlerin d'âge moyen » (1962, 5) dans la ville qu'il appelle, dans ses mémoires, Whitemud. Au début de sa visite, il décrit une promenade dans la ville au cours de laquelle il tente de susciter des souvenirs, qui reviennent dans un moment d'expérience sensorielle des « textures mémorisées » du terrain (1962, 6). « C'est ce saule griffe de loup, et non la ville ou qui que ce soit, qui me ramène à la maison » (1962, 19), écrit Stegner, rappelant « l'odeur envoûtante, ambiguë et totalement sauvage » (1962, 18) de cet arbre. Son histoire est un « récit incarné » (Naramore Maher 2001, 8) ou ce que Kristie S. Fleckenstein (2001) a appelé un texte « somatique », à savoir une écriture qui « reconnaît les systèmes culturels, historiques et écologiques qui pénètrent et reconstituent ces lieux matériels » (2001, 281). Tissant ensemble un récit qui émerge du lieu et s'incarne dans les expériences immédiates de l'écrivain, Stegner admet que ses « propres souvenirs ne couvrent qu'un fragment ; et pourtant il me semble que c'est *mon* histoire » (1962, 20, souligné dans l'original). Stegner écrit un mémoire avec des pouvoirs de guérison contre son précédent sentiment de « discontinuité ». Lorsqu'il vivait à Cypress Hills, jeune garçon, Stegner se souvient alors

adulte : « je ne savais même pas que j'y vivais, et je n'avais pas la moindre idée de qui avait vécu là avant moi » (1962, 27). Il attribue son sentiment d'aliénation et de déplacement à l'expérience de l'échec de sa famille en tant que « homesteaders », ou famille autosuffisante en français, et aux rêves brisés des colons lorsqu'ils découvrent les dures réalités de l'Ouest : « une fois découverte, l'histoire ne risque pas de se perdre. Mais la première génération d'enfants qui grandit dans un pays nouvellement colonisé ne découvre généralement pas son histoire, et ce sont donc eux qui souffrent le plus de cette discontinuité » (1962, 111). Les textures frontalières de Stegner restituent non seulement ses souvenirs personnels mais aussi l'histoire locale, contrant ainsi le processus d'oubli.

La métaphore de la carte est le fil conducteur du projet de Stegner ; son livre commence donc naturellement par une carte : « une carte routière ordinaire des États-Unis, qui, par courtoisie, inclut les cent premiers miles du côté canadien de la ligne de démarcation, montrera deux routes, nivélées mais non pavées, s'étendant jusqu'à l'ouest de la Saskatchewan pour relier l'U.S. 2 à la Canada 1, la Transcanadienne » (1962, 3). Il devient immédiatement clair que Stegner écrit d'un point de vue américain. Généralement considéré comme un écrivain étasunien, le séjour de Stegner à la frontière canado-américaine n'a constitué qu'un bref épisode de sa vie, même si, comme le montre le livre, il fut pour lui le plus marquant. En retournant à Cypress Hills à travers l'écriture de ce livre, le narrateur adulte peut enfin dire « Je ne sais peut-être pas qui je suis, mais je sais d'où je viens » (1962, 23). Comme l'écrit son fils dans l'introduction du livre, « il est clair que ce mémoire historique est, avant tout, une tentative consciente de définir un *qui* à partir de l'excavation d'une enfance *où* » (1962, xiv, souligné dans l'original).

La frontière internationale est un facteur important dans cette (re)construction narrative de son identité. Pour reprendre ses dires, « le 49^e parallèle traversait directement mon enfance, me divisant en deux » (1962, 81). La frontière a marqué l'enfance du jeune garçon : les manuels scolaires utilisés à l'école étaient canadiens, publiés à Toronto, mais durant l'été, il célébrait la fête nationale américaine le 4 juillet et la fête du travail (1962, 81–83). Or la frontière, comme il est possible de constater, divisait les gens, exerçant « des pressions incompréhensibles sur l'affiliation et la croyance, la coutume et le costume » (1962, 84). Comme il le résume : « Le 49^e parallèle était un accord, une règle, une limitation, une fiction peut-être, mais légale, reconnue par les deux parties ; et l'arrivée de la loi, même d'une loi aussi limitée que celle-ci, a été le début de la civilisation dans ce qui avait

été une nature sauvage sans loi » (1962, 85). La frontière était « moins une limite qu'une zone » (1962, 85), déclare-t-il, et bien qu'il « était impossible de dire où se trouvait la délimitation précise » (1962, 85), la frontière avait un effet de division. Stegner fait également ressortir la division d'un point de vue de la surveillance de la ligne. La frontière se dessinait très clairement de par les manteaux contrastés de l'armée américaine et de la police montée : la frontière internationale possédait une caractéristique des plus visibles, avec une véritable ligne de couleur : bleu en bas, rouge en haut, bleu pour la trahison et les promesses non tenues, rouge pour la protection et la langue bien pendue. Ce n'est pas tout à fait ainsi qu'un historien scrupuleux le rapporterait, car si le Canada avait été colonisé en premier et que l'Ouest américain était resté vierge, la situation aurait pu être inversée (1962, 101–102). Essentialisme et préjugés mis à part, le récit de Stegner reflète le caractère diviseur de la frontière internationale qui, si l'on considère l'orientation nationale des histoires et Histoires écrites sur les Grandes prairies au nord et au sud de la frontière, a également marqué une frontière intellectuelle que peu de chercheurs et d'écrivains ont franchie.

Stegner reconnaît que l'achèvement du tracé de la frontière au sein du *Whoop-up Country* en 1874 a eu l'effet le plus immédiat sur les autochtones qui, comme il l'explique, « peuvent assister aux dernières années de la frontière des Plaines avec le recul de l'histoire et les émotions des pertes et défaites personnelles. » (1962, 112). Écrivant sur le pouvoir de la *Medicine Line* – le nom donné par les indigènes à ce tronçon de la frontière, il explique :

Il s'est avéré que la ligne, qui ne *devait* pas être franchie par les Indiens [ndt : d'Amérique] qui organisaient des raids, ne *pouvait* littéralement pas être franchie par leurs persécuteurs en uniforme, et n'était généralement pas franchie même par les persécuteurs sans uniforme. La médecine sur la ligne de Cairns était très forte. [...] Les manteaux rouges de la Police montée [...] ne sont arrivés qu'à la Medicine Line, comme des étoiles qui ne s'élèvent qu'à une certaine distance dans le ciel (1962, 97–98, souligné dans l'original).

Nous savons cependant que cette ligne qui traversait le *Whoop-up Country* et qui bifurquait les territoires autochtones n'a pas seulement servi de sanctuaire, mais a aussi infligé de profondes blessures. Nous savons également que Cypress Hills a été témoin d'une cruauté et d'une violence massives. C'est ici qu'une bande de chasseurs américains, les « *Wolfers* » de Fort Benton, dans le Montana, a tué vingt-quatre autochtones en 1873. Le massacre

de Cypress Hills et l'arrivée du chef de tribu Sitting Bull, qui s'est enfui au Canada après avoir vaincu le lieutenant-colonel George Custer en 1876, ont focalisé l'attention internationale sur ce tronçon particulier de la frontière des années durant.

Les histoires et Histoires dominantes ont souvent présenté l'expérience indigène comme une victimisation permanente, et *Whoop-Up Country* de Sharp et *Wolf Willow* de Stegner ne font pas exception. En abordant l'histoire du *Whoop-Up Country* sous l'angle de la « nécropolitique », pour reprendre le terme d'Achille Mbembe (2003), Sharp et Stegner reconstituent tous deux ces actes d'extinction, perpétuant ainsi le silence des voix indigènes. Mon essai sur les textures frontalières du *Whoop-Up Country*, cependant, veut aussi montrer comment le savoir autochtone a prévalu et comment les écrivains ont contribué à la fabrication d'une toile à multiples couches et ficelles des textures frontalières en exposant les failles et fissures des mythes dominants. Les œuvres de Thomas King, par exemple, fonctionnent comme des récits alternatifs, qui renvoient à des histoires cachées dans les archives des récits du *Whoop-Up Country*. C'est ici, dans ces régions frontalières de ce qu'on appelait autrefois le *Whoop-up Country*, que Thomas King a placé sa nouvelle au titre à la fois simple et pertinent de « *Borders* ».

4. Traversées de frontières : « *Borders* » de Thomas King

En critiquant le colonialisme et le racisme dans le cadre des luttes décoloniales et en se concentrant sur les vies durables, les écrivains indigènes ont créé des histoires qui se concentrent sur ce que Gerald Vizenor (1999) a qualifié de stratégies de « survivance », c'est-à-dire des pratiques qui favorisent un sentiment de présence sur l'absence historique. Thomas King est certainement l'un des écrivains les plus connus de la frontière canado-américaine qui a exposé le 49^e parallèle comme « une invention de l'imagination de quelqu'un d'autre » (Davidson et al. 2003, 13) même s'il porte les réalités des conséquences socio-politiques, culturelles et psychiques. Sa vie, tout comme ses écrits, ont représenté des formes de transgression des frontières. Comme je l'ai ailleurs soutenu, son « œuvre entière peut être lue au-delà de la frontière américano-canadienne, car en tant qu'écrivain des Premières Nations, il critique les frontières nationales imposées par les nations impériales et les qualifie d'artificielles et imaginaires » (Fellner 2017, 60). M. King est d'ascendance grecque, allemande et cherokee. Il est

né aux États-Unis, mais a déménagé au Canada et possède désormais la citoyenneté canadienne. Son affiliation culturelle le qualifie d'écrivain frontalier, car « en tant que Cherokee ‘américain’ ayant déménagé au Canada, il peut être un écrivain canadien et un écrivain autochtone, mais il ne peut pas être un écrivain autochtone canadien parce que les Cherokees ne sont pas considérés comme ‘autochtones’ au Canada » (Andrews/Walton 2006, 605). Détournant l'attention des formes traditionnelles de narration, ses récits sont des formes incarnées de production de connaissances, comprenant un pastiche postmoderne de contre-récits culturels. Les contes oraux, sur lesquels ses récits insistent, ont effectivement le pouvoir de transformer « l'histoire d'une frontière imaginaire » (Miner 2013, 176). Ses histoires démontrent que le 49^e parallèle peut être redessiné, réinventé et déconstruit par les écrivains. La *Medicine Line* « peut avoir une bonne médecine, surtout lorsqu'elle est désarticulée de ses contextes socio-politiques euro-occidentaux » (2013, 177, souligné dans l'original).

Dans sa nouvelle « *Borders* », une femme de la tribu des Pieds-Noirs refuse de s'identifier comme Canadienne ou Américaine et insiste pour obtenir sa citoyenneté Pieds-Noirs. Elle se retrouve ainsi coincée entre les postes de contrôle frontaliers avec son fils durant quelques jours, jusqu'à ce qu'ils soient finalement tous les deux autorisés à entrer aux États-Unis après qu'une équipe de télévision diffuse leur histoire. L'histoire est racontée du point de vue du fils, qui a grandi dans la réserve des Pieds-Noirs de l'Alberta, située directement à la frontière.⁴ Cette frontière ne divise seulement le territoire, mais aussi directement la famille. Le père du garçon est né du côté américain du 49^e parallèle. Le garçon explique : « Papa est américain, [...] donc je peux aller et venir comme je veux » (King 1993, 131). Mais sa mère, quant à elle, est née du côté canadien. La sœur du garçon a déménagé dans l'Utah, et l'histoire commence lorsque la mère et son fils veulent se rendre dans l'Utah pour lui rendre visite.

La nouvelle de Thomas King est « un paradigme pour les manières complexes dont il aborde les problématiques que le quarante-neuvième parallèle engendre pour les peuples autochtones » (Sarkovsky 2012, 218). Le dénouement de l'histoire est le moment où ils attendent dans la zone entre les deux différents postes frontières. Interrogée sur sa citoyenneté, la mère répond « Pieds-Noirs » (King 1993, 135). La mère insiste sur son identité

4 Les Pieds-Noirs du Montana se sont vus octroyer une réserve officielle en 1874, qui fut toutefois réduite au cours des vingt années suivantes. Les Pieds-Noirs de l'Alberta ont signé le Traité numéro 7 en 1877 (McManus 2005, III).

de Pieds-Noirs, sur sa citoyenneté Pieds-Noirs, simplement, en mettant en œuvre un « passage de frontière décolonisant » (Andrews/Walton 2006, 609), ce qui attire l'attention sur les droits des autochtones qui traversent la frontière, garantis par le traité Jay.⁵ « Pour y voir plus clair, insiste le douanier, de quel côté venez-vous ? » (King 1993, 135), ce à quoi la mère répond naturellement « côté Pieds-Noirs » (1993, 136). Comme le tracé du 49^e parallèle coupe à travers le territoire des Pieds-Noirs, la mère a raison : il s'agit de la terre de ses ancêtres et la demande du garde-frontière selon laquelle le garçon et sa mère « doivent retourner là d'où ils viennent » (1993, 137) passe complètement à côté du problème. La situation est d'autant plus douloureuse que la division du territoire des Pieds-Noirs était une décision délibérée prise à la fin du XIX^e siècle pour assurer un meilleur contrôle de la population. Le commissaire Steele de la Police à cheval du Nord-Ouest, par exemple, considérait que « les Pieds-Noirs canadiens [...] seraient plus faciles à gérer s'ils ne pouvaient pas se mêler librement à leurs confédérés américains, et c'est ainsi qu'une bande de terre du côté sud de la réserve promise [...] a été confisquée et rendue disponible pour l'établissement de peuples non-autochtones » (Davidson et al. 2003, 124).

Ce dilemme à la frontière est alors résolu par l'arrivée du rusé Coyote, qui semble avoir fait fonctionner sa magie. Coincés dans cet entre-deux postes frontières, mère et fils regardent les étoiles. La mère conte alors l'histoire de l'animal futé. « Regarde toutes ces étoiles », dit-elle. « Quand j'étais petite, ma grand-mère nous emmenait, mes soeurs et moi, dans les prairies et nous racontait des histoires sur toutes ces étoiles. [...] Coyote s'en est allé pécher, un jour. C'est ainsi que tout a commencé » (King 1993, 142). Le lendemain matin, les médias arrivent. La citoyenneté de la mère Pieds-Noirs est reconnue, et la mère et le fils sont autorisés à passer la frontière.

Bien que le lien entre l'animal et l'influence de la pression médiatique sur les agents de la patrouille frontalière ne soit que supposé, Coyote a clairement interféré dans l'affaire. Traditionnellement, « les récits sur l'animal aux abords des frontières racontent son retour, et son potentiel à rétablir l'ordre des choses après le chaos que la frontière engendre pour

5 Après que les États-Unis nouvellement fondés aient établi une frontière avec l'Empire britannique dans le traité de Paris de 1783, le traité Jay de 1794 (ou Traité de Londres de 1794) devait régler les différents frontaliers, en atténuant les effets de la ligne de démarcation récemment établie sur les peuples autochtones qui ont soudainement vu leurs terres coupées en deux par une frontière internationale. L'article 3 du traité Jay garantit le droit de libre passage aux populations autochtones.

les Amérindiens » (Lape 2000, 15). Pendant un bref instant, la citoyenneté de la mère Pied-Noir est reconnue et « les régions frontalières sont ainsi brièvement reconnues comme le pays des Pieds-Noirs, qui s'étend sur la frontière nationale entre le Canada et les États-Unis et la redessine » (Sarkowsky 2007, 20).

Dans cette histoire, la mère ne parvient pas à se conformer à la logique colonialiste des colons et « s'aligne sur sa propre conception d'une nation » (Roberts 2015, 128). Assurément, du point de vue de l'Occident dominant, cette femme Pied-Noir ne parvient pas à se subordonner à la logique nationale des colonisateurs. Mais son refus de se conformer aux règles des colons et de se situer dans la logique de l'État-nation ne constitue pas seulement un acte de résistance, mais fonctionne aussi comme une insistance sur une forme d'être au monde qu'Audra Simpson (2014) appelle « le dur labeur de s'accrocher au territoire, de définir et de se battre pour ses droits, de négocier et de maintenir des formes de pouvoir gouvernementales et genrées » (2014, 3). Les lignes de faille que l'histoire de M. King expose et rend visibles activent la réflexion sur les frontières, constituant une puissante contre-narration qui offre de nouveaux moyens de survie culturelle.

5. Conclusion : Les complexités frontalières comme contre-formations épistémologiques dans les régions frontalières nord-américaines

En suivant les histoires enchevêtrées du travail, de la violence et de la cruauté, mon analyse des textures frontalières d'un tronçon particulier du 49^e parallèle – le *Whoop-up Country* – a mis en évidence les réécritures palimpsestiques des histoires de ces régions frontalières dans des textes dominants et grand public comme *Whoop-Up Country* de Paul F. Sharp et *Wolf Willow* de Wallace Stegner, ainsi que dans des textes subalternes de territorialités et de réalités corporelles comme la nouvelle « *Borders* » de Thomas King. Ces textes montrent que nombreux sont ceux qui ont été poussés vers les terres frontalières des Plaines du Nord, « leur dernier et meilleur espoir – à la fois pour les Indiens, [ndt : d'Amérique] pour s'échapper et se réfugier, que pour les colons, pour profiter des larges terres ouvertes de l'Ouest qui semblaient presque disparues – et ont vécu une histoire commune de difficultés, de déceptions, d'échecs et, dans de plus rares cas, de persévérance » (LaDow 2001, 3). La contestation du territoire et les questions de droits et de souveraineté n'ont pas pris fin à l'ère natio-

nale. Elle s'est justement poursuivie jusqu'à aujourd'hui. Mais le caractère du *Whoop-up Country* a changé si radicalement à la fin du XIX^e siècle que le nom est tombé dans l'oubli.

Comme l'a déclaré Beth LaDow (2004), le 49^e parallèle « apparaît comme un invité tranquille et inexpliqué de l'histoire de l'Amérique du Nord, avec sa ligne droite apparemment arbitraire, son origine légèrement mystérieuse et sa signification floue, et notamment pour les peuples autochtones d'Amérique du Nord, dont il divisait les territoires » (2004, 65). À mesure que les empires du commerce de la fourrure s'effondrent, que le bison est chassé jusqu'à son extinction et que les empires coloniaux rivaux consolident leurs revendications, les relations entre les peuples autochtones et les colons se détériorent. L'édification de la nation est allée de pair avec les processus d'établissement des frontières, s'articulant autour de la « subversion de la souveraineté des peuples autochtones et de leur incorporation en tant que sujets domestiques dans les nouveaux États-nations » (Hogue 2015, 5). La *Medicine Line*, dans ce qu'on appelait au XIX^e siècle le *Whoop-up Country*, ne constitue qu'une petite partie de la frontière canado-américaine. Sa signification culturelle et symbolique ne doit cependant pas être sous-estimée, car elle témoigne également du fait que la compréhension de la frontière par les autochtones était différente et le plus souvent incompatible avec les positions des colons. Les peuples autochtones, comme l'a déclaré Brenden W. Rensink (2018), ont toujours négocié les frontières mais les considéraient plutôt comme des « zones tampons partagées » (2018, 44) que comme des lignes nettement définies sur une carte. Lorsque les autochtones ont reconnu la frontière, c'était dans sa conception de la *Medicine Line*. L'utilisant à leur avantage parce qu'ils savaient que les autorités américaines et canadiennes s'arrêteraient à la frontière, les peuples autochtones estimaient cependant qu'ils devaient pouvoir la traverser librement. « Peu de facteurs », comme l'explique Rensink (2018), « ont transformé la nature des zones frontalières nord-américaines et des frontières internationales plus rapidement que le mépris des autochtones pour 'la ligne'. » (2018, 12). La nouvelle de Thomas King intitulée « *Borders* » montre la ténacité des autochtones à continuer de résister à une idéologie de confinement, en niant l'autorité des frontières qui restreignent leurs mouvements, et en insistant sur leur liberté de se réimaginer dans des zones frontalières muables et fluides. Ses personnages démontrent que l'histoire peut être revisitée et que les fins peuvent être réécrites. Cette analyse des complexités frontalières du *Whoop-up Country* a montré comment, malgré des actes de cruauté massifs, le savoir indigène a prévalu. La nouvelle de Thomas

King puise dans le système de connaissances du *Whoop-Up Country* et a contribué à la fabrication de la toile des multiples couches et chaînes de textures frontalières.

La mise en contexte du 49^e parallèle, comme je l'ai démontré, attire l'attention sur les multiples enchevêtrements de la colonisation, des pratiques frontalières et de la construction nationale. Le *Whoop-Up Country* n'est qu'un cas parmi d'autres dans les régions frontalières de l'Amérique du Nord ; il existe de nombreuses autres régions le long de cette latitude entre le Canada et les États-Unis dont les histoires et Histoires complexes doivent encore être racontées. Méthodologie critique et stratégie interprétative, le *bordertexturing* peut contribuer à mettre au jour ces histoires enchevêtrées, en relatant leur engagement dans une cartographie profonde des zones frontalières. Cette lecture peut activer la pensée frontalière, qui peut « ouvrir les portes d'une autre langue, d'une autre pensée, d'une autre logique dépassant la longue histoire du monde moderne/colonial » (Mignolo 2000, 338). Le *bordertexturing* attire non seulement l'attention sur la complexité des frontières nord-américaines, qu'il aide à démêler, mais il montre également comment un changement vers une approche multidimensionnelle de cette complexité peut apporter un éclairage profond sur les rouages du pouvoir et de la formation des connaissances. Cette nouvelle vision peut donner lieu à une contre-formation épistémologique à la cartographie linéaire et fermée de l'Amérique du Nord en méridiens et parallèles, cette dernière représentant un acte puissant d'inconnaissance épistémologique.

6. Références

- Adelman, Jeremy/Aron, Stephen (1999) : From Borderlands to Borders: Empires, Nation-States, and the Peoples in between in North American History. Dans : The American Historical Review 104, no 3, 814–841.
- Andrews, Jennifer/Priscilla L. Walton (2006) : Rethinking Canadian and American Nationality : Indigeneity and the 49th Parallel in Thomas King. Dans : American Literary History 18, no 3, 600–617.
- Barth, Aaron L. (2012) : Sharp's "Whoop-Up Country" (1955) in Great Plains Historiography. Dans : The Edge of the Village, 12/5/2012. <https://theedgeofthevillage.com/2012/12/05/sharps-whoop-up-country-1955-in-great-plains-historiography>, 8/4/2019.
- Berland, Jody (2009) : From North of Empire : Essays on the Cultural Technologies of Space. Durham: Duke University Press.
- Bower B. M. (1933) : From The Whoop-Up Trail. New York : Pocket Books.

- Brambilla, Chiara (2023) : Rethinking Borders Through a Complexity Lens: Complex Textures Towards a Politics of Hope. Dans : *Journal of Borderlands Studies*, en ligne, 1-20, DOI: 10.1080/08865655.2023.2289112.
- Butler, William F. (1873) : *From the Great Lone Land: A Narrative of Travel and Adventure in the North-West of America*. London.
- Conway, Kyle/Timothy Pasch (2013) : Introduction: Paradoxes of the Border. Dans : Conway, Kyle/Pasch, Timothy (éds.) : *Beyond the Border: Tensions Across the Forty-Ninth Parallel in the Great Plains and Prairies*. Montréal : McGill-Queen's University Press, 3-26.
- Davidson, Arnold E./Walton, Priscilla L./Andrews, Jennifer (2003) : *From Border Crossings: Thomas King's Cultural Inversions*. Toronto : University of Toronto Press.
- Fellner, Astrid M. (2017) : Recovering Queequeg's Body: Alterna(rra)tives in the Borderlands. Dans : Hofmann, Bettina/Müller, Monika (éds.) : *Performing Ethnicity, Performing Gender : Transcultural Perspectives*. New York : Routledge, 53-68.
- Fleckenstein, Kristie S. (1999) : Writing Bodies: Somatic Mind in Composition Studies. Dans : *College English* 61, no 3, 281-306.
- Higham, Carol (2004) : An Introduction to Comparing the Two Wests. Dans : Higham, Carol/Thacker, Robert (éds.) : *One West, Two Myths: A Comparative Reader*. Calgary : University of Calgary Press, ix-xxi.
- Hogue, Michel (2015) : From Metis and the Medicine Line: Creating a Border and Dividing a People. Chapel Hill : University of North Carolina Press.
- Innis, Harold A. (1952) : *From Staples, Markets, and Cultural Change: The Collected Essays of Harold Innis* (édités par Daniel Drache). Montréal : McGill-Queens University Press.
- Johnson, Benjamin H./Graybill, Andrew R. (2010) : Introduction: Borders and Their Histories in North America. Dans : Johnson, Benjamin H./Graybill, Andrew R. (éds.) : *Bridging National Borders in North America: Transnational and Comparative Histories*. Durham : Duke University Press, 1-29.
- King, Thomas (1993) : « Borders ». Dans : *One Good Story, That One*. Toronto : Harper Collins, 129-145.
- Kumar Rajaram, Prem/Grundy-Warr, Carl (éds.) (2007) : *Borderscapes: Hidden Geographies and Politics at Territory's Edge*. Minneapolis : University of Minnesota Press.
- LaDow, Beth (2001) : *From The Medicine Line: Life and Death on a North American Borderland*. New York : Routledge.
- LaDow, Beth (2004) : Sanctuary: Native Border Crossings and the North American West. Dans : Higham, Carol/Thacker, Robert (éds.) : *One West, Two Myths. A Comparative Reader*. Calgary : University of Calgary Press, 65-83.
- Lape, Noreen Groover (2000) : *From West of the Border: The Multicultural Literature of the Western American Frontiers*. Athens : Ohio University Press.
- Manning, Richard (1995) : *Grassland: From the History, Biology, Politics, and Promise of the American Prairie*. New York : Viking.
- Mbembe, Achille (2003) : Necropolitics. Dans : *Public Culture* 15, no 1, 11-40.

- McKenna, Marian C. (2006) : Above the Blue Line: Policing the Frontier in the Canadian and American West, 1870-1900. Dans: Evans, Sterling (éd.) : *The Borderlands of the American and Canadian Wests: Essays on Regional History of the Forty-ninth Parallel*. Lincoln : University of Nebraska Press, 81–106.
- McManus, Sheila (2005) : From the Line which Separates: Race, Gender, and the Making of the Alberta–Montana Borderlands. Lincoln : University of Nebraska Press.
- Mezzadra, Sandro/Neilson, Brett (2013) : Border as Method, or, the Multiplication of Labor. Durham : Duke University Press.
- Mignolo, Walter D. (2000) : From Local Histories/Global Designs: Coloniality, Subaltern Knowledges, and Border Thinking. Princeton : Princeton University Press.
- Miner, Joshua D. (2013) : Navigating the ‘Erotic Conversion’: Transgression and Sovereignty in Native Literatures of the Northern Plains. Dans : Conway, Kyle/Pasch, Timothy (éds.) : *Beyond the Border : Tensions Across the Forty-Ninth Parallel in the Great Plains and Prairies*. Montréal : McGill-Queen’s University Press, 170–198.
- Morin, Edgar/Kern, Anna Brigitte (1999) : Homeland Earth: A Manifesto for the New Millennium. Cresskill NJ : Hampton Press.
- Morin, Edgar (1994/2008) : On complexity. Cresskill, NJ : Hampton Press.
- Morris, Kate (2011) : Running the Medicine Line: Images of the Border in Contemporary Native American Art. Dans : *American Indian Quarterly* 35, no 4, 549–78.
- Morris, Peter S. (1999) : Regional Ideas and the Montana-Alberta Borderlands. Dans : *Geographical Review* 89, no 4, 469–490.
- Morris, Peter S. (2004) : Fort Macleod of the Borderlands: Using the Forty-Ninth Parallel on Southern Alberta’s Ranching Frontier. Dans : Higham, Carol/Thacker, Robert (éds.) : *One West, Two Myths: A Comparative Reader*. Calgary : University of Calgary Press, 149–173.
- Naramore Maher, Susan (2001) : Deep Mapping the Great Plains: Surveying the Literary Cartography of Place. Dans : *Western American Literature* 36, no 1, 4–24.
- Pearson, Mike/Shanks, Michael (2001) : From Theatre/Archaeology. London: Routledge.
- Rees, Tony (2007) : From Arc of the Medicine Line: Mapping the World’s Longest Undefended Border Across the Western Plains. Lincoln : University of Nebraska Press.
- Rensink, Brenden W. (2018) : From Native but Foreign: Indigenous Immigrants and Refugees in the North American Borderlands. College Station : Texas A&M University.
- Roberts, Gillian (2015) : Discrepant Parallels: Cultural Implications of the Canada-US Border. Montréal : McGill-Queen’s University Press.
- Sarkovsky, Katja (2007) : AlterNative Spaces: Constructions of Space in Native American and First Nations’ Literatures. Heidelberg : Winter.
- Sarkowsky, Katja (2012) : Maps, Borders, and Cultural Citizenship: Cartographic Negotiations in Thomas King’s Work. Dans : Gruber, Eva (éd.) : *Thomas King: Works and Impact*. Rochester/New York : Camden House, 210–223.

- Sharp, Paul (1955) : Whoop-Up Country: The Canadian-American West, 1865-1885. Minneapolis : University of Minnesota Press.
- Sharp, Paul (2006) : The Trail to the North in Whoop-Up Country. Dans : Evans, Sterling (éd.) : The Borderlands of the American and Canadian Wests: Essays on Regional History of the Forty-ninth Parallel. Lincoln : University of Nebraska Press, 75–80.
- Simpson, Audra (2014) : From Mohawk Interruptus: Political Life Across the Borders of Settler States. Durham : Duke University Press.
- Stegner, Wallace (1962) : From Wolf Willow: A History, a Story and a Memory of the Last Plans Frontier. New York : Viking Press.
- Tolton, Gordon E. (2014) : From Healy's West: The Life and Times of John J. Healy. Vancouver : Heritage House Publishing.
- Traister, Bryce (2002) : Border Shopping: American Studies and the Anti-Nation. Dans : Sadowski-Smith, Claudia (éd.) : Globalization on the Line: Culture, Capital, and Citizenship at U.S. Borders. New York : Palgrave, 31–52.
- Turner, Frank C. (1973) : From Across the Medicine Line: The Epic Confrontation Between Sitting Bull and the North-West Mounted Police. Toronto : McClelland and Stewart.
- Vimalassery, Manu/Hu Pegues, Juliana/Goldstein, Alyosha (2016) : Introduction: On Colonial Unknowing. Dans : Theory & Event 19, no 4, 1042–1054.
- Vizenor, Gerald (1999) : From Manifest Manners: Narratives on Postindian Survivance. Lincoln : University of Nebraska Press.
- Webb, Walter Prescott (1931/1981) : The Great Plains. Lincoln : University of Nebraska Press.
- Weier, Sebastian/Fellner, Astrid M./Frenk, Joachim/Kazmaier, Daniel/Michely, Eva/Vatter, Christoph/Weiershausen, Romana/Wille, Christian (2020) : Bordertextures – vers une approche transdisciplinaire des frontières. Un rapport d'atelier. Dans : Hamez, Grégory/Defays, Jean-Marc (éds.) : Réalités, perceptions et représentations des frontières. L'espace transfrontalier de la Grande Région Sarre-Lor-Lux. Louvain-la-Neuve : EME Éditions, 29–48.

Auteure

Fellner, Astrid M., (Prof. Dr.), Chaire d'études littéraires et culturelles nord-américaines à l'Université de la Sarre ; Sujets de recherche : *Border Studies, Gender/Queer Studies, Culture populaire, Littératures nord-américaines*.

